

Selon Bernd Rabehl le mouvement étudiant des années '60 marque un changement historique dans le rapport de la jeunesse intellectuelle avec les pouvoirs publics: c'est la première fois dans l'histoire allemande que les étudiants contestent massivement les structures autoritaires de la société<sup>1</sup>. Tout au long du 20<sup>e</sup> siècle la jeunesse intellectuelle allemande avait effectivement joué un rôle « contre-révolutionnaire »: les corporations estudiantines avaient constitué un bassin de recrutement pour la campagne impérialiste en 1914, pour la formation des *Frei-Korps* qui démantèleront les conseils d'ouvriers et des soldats, et pour les corps spéciaux sous le III *Reich*. Cependant l'affirmation de Rabehl doit être relativisée: Dans les années soixante le mouvement n'investit pas la majorité des étudiants, mais une minorité, certes consistante et particulièrement déterminée, comme ce fut le cas par exemple en 1848<sup>2</sup>. Cela dit, on peut reconduire ce changement à différents facteurs d'ordre historique, idéologique et sociologique (bien évidemment aussi psychologique - sans pourtant le réduire à ce dernier aspect comme a voulu le faire une certaine propagande)<sup>3</sup>-. Je en citerai trois: la continuité des structures autoritaires de la société de l'après-guerre avec celles du 3<sup>ème</sup> *Reich* (et les tabous et les non-dits qui l'accompagnent), la fin du « miracle économique » et la souveraineté réduite de la République Fédérale Allemande, qui est déterminée par le contexte international. Mais loin de les analyser, aujourd'hui j'envisage plutôt de reconduire la formation de l'attitude et mobilisation anti-autoritaire (essentiellement berlinoise) à une série d'éléments conjoncturels, c'est-à-dire à des micro-événements qui structurent cette séquence de lutte et sur-déterminent ces trois facteurs. Je voudrais plus exactement analyser l'effet de tels micro-événements sur les acteurs au niveau de l'élaboration de leurs stratégies, et leur impact sur la ligne dynamique de la confrontation qu'ils engagent contre les autorités publiques et les forces conservatrices. Prolongeant la ligne tracée dans les interventions proposées le 19 décembre je vais tâcher de saisir ces micro-événements comme une série d'effets de seuil qui sont à la fois des moments de prise de conscience face à des impasses et des impossibilités objectives, donc des moments de ré-élaboration théorique dictés par la conjoncture, qui sont finalisés à relancer une pratique d'émancipation, et des changements de vitesse dans la dynamique interne au mouvement, et de la nature de la confrontation avec les autorités publiques et la presse conservatrice, au fur et à mesure qu'ils poussent les étudiants anti-autoritaires à forger une théorie adéquate à leur situation et à en changer les critères<sup>4</sup>. Le but est de montrer que, dans cette lutte, on met en discussion radicalement les catégories politiques modernes, qui constituent la base idéologique des sociétés occidentales, c'est-à-dire les catégories données objectivement pour nous comprendre dans le monde social (qui influencent nos pratiques), et que cela a comme son corrélat inséparable les réactions « hystériques » dont l'appareil d'état fait preuve à cette occasion<sup>5</sup>. Pour le saisir on ne peut plus disjoindre les théorisations de la pratique dans laquelle elles s'inscrivent, et des brèches ouvertes concrètement par la dynamique subversive lorsque son action gagne l'attention de l'opinion publique (elle fait la une des journaux), parce que c'est à ce moment là que l'appareil d'état se déploie progressivement comme machine de guerre et « coercition », et que leur lutte gagne une dimension politique nouvelle.

Dans cette confrontation c'est le paradigme politique moderne fondé sur la séparation entre théorie et pratique, qui entre en crise avec tout l'appareil conceptuel structurant le binôme individu-

<sup>1</sup> Bernd Rabehl, *Von der anti-autoritären Bewegung zur sozialistischen Opposition* in Bergmann, Dutschke, Lefèvre, Rabehl, *Rebellion der Studenten oder Die neue Opposition*, Hamburg 1968 p. 151.

<sup>2</sup> Oskar Negt, *Politik als Protest, Reden und Aufsätze zur antiautoritären Bewegung*. Frankfurt am Main 1971, p. 50-51.

<sup>3</sup> Rabehl 1968 p. 151 et Oskar Negt., 1971 p. 48.

<sup>4</sup> [Marco Rampazzo Bazzan, Anschlag. Pour une carte du mouvement étudiant allemand des années '60.](#)

<sup>5</sup> Rudi Dutschke, *ÉCRITS politiques*, Paris 1968 p. 54.

état et la réification des fictions de la représentation moderne comme le mandat libre et la verticalité corrélatrice de la relation politique, et sa reproduction non seulement dans tout appareil intégré (parti, syndicat etc.)<sup>6</sup>, c'est-à-dire dans toute organisation admise et autorisée à l'action politique sur la base de la séparation artificielle entre privé et public<sup>7</sup>, mais aussi dans une grande partie des groupuscules de la galaxie oppositionnelle. D'un côté, afin de se conserver, les appareils intégrés répriment toute dynamique moléculaire dissidente et créatrice de nouvelles subjectivations politiques<sup>8</sup>. De l'autre, afin de subsister dans l'espace politique, toute spontanéité dissidente devient l'objet de capture de la logique étatique, et se pose l'alternative existentielle: intégration ou anéantissement politique (résignation).

Or, la transformation de la structuration de l'espace public est à la fois un indice et un élément constitutif de cette crise. Dans son article *Über das Verhältnis zwischen Provokation und Öffentlichkeit*, Oskar Negt constate que ce ne sont plus la discussion, l'argumentation et la critique les facteurs qui forment l'opinion publique. On utilise désormais les moyens de communication pour favoriser la disposition du peuple à acclamer l'un ou l'autre représentant politique et son programme lors de leur entrée sur la scène politique officielle (personnalisation du politique, qui correspond à une réelle dé-responsabilisation des agents). Les moyens de communication sont devenus de véritables outils de dépolitisation des citoyens. Pour le dire avec Marcuse, « si le langage des politiciens tend à s'identifier à celui de la publicité [...] cette tendance semble indiquer dans quelle mesure la domination et l'administration cessent d'être des fonctions séparées et indépendantes dans la société technologique ». A ce propos Negt souligne qu'on s'en sert pour mobiliser des attitudes réactionnaires, a-politiques qui trouvent leur ancrage dans le milieu petit-bourgeois, la sphère privée idéalisée comme domaine de paix (église, famille) que l'état doit protéger et que les étudiants anti-autoritaires menaceraient. Le but est d'immuniser des couches de la population face à toute proposition de changement et les rendre imperméables à tout questionnement des valeurs fondant la société, et de leur réalisation concrète, c'est-à-dire des pratiques autoritaires qui l'ordonnent et en permettent la reproduction. C'est cette attitude que les étudiants en s'appuyant sur Marcuse, définissent « état de minorité ».

Du côté des étudiants anti-autoritaires se produit progressivement un refus contre la société toute entière devenue intolérable dans son entreprise de blocage et manipulation, un refus qui veut et doit s'organiser selon des formes nouvelles de lutte<sup>9</sup>. Ces dernières dépassent les fondements conceptuels du droit bourgeois et donnent le jour à une mobilisation, à une expérimentation collective qui veut échapper aux appareils de capture de l'état et aux formes de subjectivation disciplinant que sa logique et son fonctionnement imposent<sup>10</sup>. De l'autre, on assiste à une escalade « hystérique » qui vise à marginaliser et criminaliser leurs revendications afin de bloquer tout possible contagé subversif d'autres milieux et toute internationalisation pratique de la lutte. Ces marginalisation et criminalisation des minorités extra-parlementaires se structurent essentiellement selon le schéma ami-ennemi forgé par Carl Schmitt<sup>11</sup>, reproduisent certaines contradictions qui avaient fait surface de façon dramatique à l'époque de la république de Weimar<sup>12</sup> et miment les pratiques discriminatoires à l'égard des juifs sous le nazisme<sup>13</sup>. On peut indiquer essentiellement deux piliers de l'ordre imposé et intouchable au sein des démocraties occidentales de l'après-guerre: le progrès technique et le communisme international. Ce dernier remplace idéologiquement le

---

<sup>6</sup> Rudi Dutschke, 1968 p. 74. Pour un approfondissement GRM 07/02/2009 Andrea Cavazzini, [De l'organisation aux masses et retour](#)

<sup>7</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 50-51.

<sup>8</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 74.

<sup>9</sup> [GRM 23.01.2010 Andrea Cavazzini Savoir, lutte, organisation: les étudiants allemands et le spätkapitalismus](#)

<sup>10</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 66-68.

<sup>11</sup> Oskar Negt 1971 p. 106.

<sup>12</sup> [GRM 21.03.2009 Marco Rampazzo Bazzan Démocratie et Dictature 2e partie.](#)

<sup>13</sup> Oskar Negt 1971 p.13.

fascisme comme ennemi intérieur<sup>14</sup>. Dans les pays du capitalisme avancé « les anciens conflits au sein de la société se modifient sous la double (et mutuelle) influence du progrès technique et du communisme international. Les luttes de classe et l'examen des « contradictions impérialistes » sont différés devant la menace de l'extérieur. Mobilisée contre cette menace, la société capitaliste a une cohésion interne que les stades antérieurs de la civilisation n'ont pas connue ». Selon Marcuse, cette mobilisation permanente a également un effet économique positif et pacificateur. « la mobilisation contre l'ennemi est un puissant stimulant de production et d'emploi, elle entretient un niveau de vie élevé »<sup>15</sup>. Or, les turbulences des années '60 s'attaquent évidemment aux brèches exogènes qui ont brisé cette homogénéité économique et idéologique au sein de la RFA. La mobilisation juvénile s'attaque à la trahison des valeurs affichées par les démocraties occidentales, qui sont entrées en contradiction évidente avec les politiques de répression des mouvements de libération dans le tiers-monde, et à la politique de complaisance avec le bloc soviétique. Tout cela est perçu comme « intolérable » et pousse les étudiants à l'action<sup>16</sup>.

### 1 Le mur de Berlin

Rabehl cite comme premier événement de la nouvelle phase de l'histoire de la jeunesse allemande la construction du mur (13 août 1961). Le mur coupe Berlin qui non seulement était l'ancienne capitale du Reich, mais qui aurait dû être aussi, selon le discours du gouvernement fédéral, la future capitale de l'Allemagne réunifiée. En dépit de cette propagande le mur est bientôt perçu par les militants subversifs comme l'emblème de la coexistence conservatrice des deux blocs et comme l'indice de l'hypocrisie et la vanité du blocage au sein de leurs frontières respectives face à toute dynamique émancipatrice et critique. L'effet sur la RFA est une politique de conservation du status quo et de corrélativité criminalisation de tout dissentiment capable de le questionner, qui s'accompagnent à une crise économique de Berlin Ouest<sup>17</sup>. L'Allemagne se retrouve encore une fois dans son histoire, à être le front d'une confrontation internationale qui la dépasse, qui la rend un objet historique, et l'oblige à interioriser les contradictions du monde de l'après-guerre. Berlin en est l'emblème et son mur le catalyseur. Dans son article publié dans le deuxième numéro d'Anschlag Rabehl interprète le mur également comme le symptôme du destin de la théorie marxiste et de sa dialectique en DDR et Union Soviétique. Elles ne sont pas la négation du capitalisme, mais son corrélat essentiel. Les deux blocs se soutiennent mutuellement par une activité d'échange (*Wechselwirkung*). Loin d'être une ligne de démarcation le mur représente une « catégorie économique » et, malgré les apparences, indique l'interdépendance solidaire de deux géants économiques. Des deux côtés du mur il n'y a aucune tolérance vis-à-vis du dissentiment interne, toute confrontation entre les deux blocs doit être mimée de façon exclusive par cette opposition frontale de façade et les paroles de la propagande. C'est une application spéculaire et dé-politisant du schéma de l'ami/ennemi schmittien. Le souci des autorités politiques est de réprimer toute critique contre le système des valeurs qui doivent représenter dans le théâtre politique international. La mobilisation est totale, et on invite et pousse tout dissident à expérimenter et mesurer ailleurs, et plus précisément de l'autre côté du mur, son fantôme de liberté, la réponse à toute critique est l'expulsion ou la neutralisation. Il s'agit donc d'espaces bien striés et occupés militairement et idéologiquement. Cette situation de Berlin Ouest a des répercussions sur l'Université berlinoise, en

---

<sup>14</sup> Les deux s'équivalent sous la catégorie ambiguë et vague de système totalitaire ou liberticide, ou bien dictature.

<sup>15</sup> Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, p. 47.

<sup>16</sup> Rudi Dutschke 68, p. 42 et 74-75.

<sup>17</sup> On doit considérer que le mur a entraîné Berlin-Ouest dans une crise politique profonde. Son érection n'a pas seulement coupé la ville du reste du monde, mais l'a surtout affaibli politiquement. Berlin Ouest est désormais une ville qui vit des subventions et dans laquelle tout pouvoir qui veut se conserver doit accepter des directives étrangères. Le monde occidental et le gouvernement fédéral la financent pour être la vitrine du monde libre au cœur de la RDA et du bloc soviétique. La situation est d'ailleurs symétrique, dans la mesure où la RDA devait être à son compte, et l'était au moins dans la propagande du régime, la vitrine du succès du soi-disant socialisme réel et exhibait avec fierté à l'époque des bons résultats économiques.

particulier au sein de la Freie Universität qui commence à connaître l'univocité et les contraintes de la liberté qu'elle devait pourtant incarner et défendre. L'université intériorise les contradictions de la ville et de la RFA à travers les projets de réforme et les tabous qui lui sont imposés<sup>18</sup>. Ce qui s'ouvre en son intérieur est une phase de mobilisation et auto-gestion selon les modalités décrites par Stéphane Pihet le 19 décembre.

Dans la phase qui précède le mouvement étudiant allemand, c'est-à-dire entre 1961 et 1964 les militants subversifs (de la Subversive Aktion comme d'autres groupuscules de gauche) sont à la recherche d'un point de vue et un appui critiques contre le système de coexistence de deux blocs. Dans la quête de ce point critique tiers les étudiants investissent leur espoir aussi bien dans le parti communiste chinois<sup>19</sup> et dans la révolution culturelle, que dans les luttes des pays sous-développés, avant tout le Vietnam et Cuba. Selon Dutschke, leur quête demeurait confuse et inefficace<sup>20</sup>. L'époque Adenauer ne donnait pas de véritable espoir à la émancipation, et la promesse de la réunification demeurait trahie comme le montrait le refus obstiné des autorités à reconnaître la RDA. Sur les pages de Konkret en 1965 Ulricke Meinhof résumait ainsi les raisons politiques de ce refus « Du point de vue de la politique intérieure reconnaître la RDA impliquerait pour le gouvernement de Bonn de rompre le front d'unification anti-communiste, perdre l'ennemi extérieur, qui unit tous »<sup>21</sup>. La solution ne devait pas être politique, ne pouvait pas passer par la reconnaissance mutuelle parce que cela aurait impliqué la mise en danger de l'équilibre interne et international, et de leurs principes de fonctionnement. Dans une certaine mesure les cercles subversifs et les militants du SDS tâtonnaient en quête d'un point d'appui extérieur sur lequel territorialiser cet affect et cet élan, afin de pouvoir occuper un espace d'existence brisant l'univers unidimensionnel analysé par Marcuse, dans lequel ils se sentaient piégés. Dans ce contexte les tentatives d'analyse internationales de Dutschke et Rabehl, qui firent l'objet de critiques même au sein de la micro-cellule berlinoise de la Subversive Aktion, peuvent être vues comme le symptôme de cette impasse. En même temps elles témoignent de l'aspiration qui est à la base des mobilisations. Rabehl saisissait le mur, par exemple, également comme un potentiel de stockage d'une Allemagne réunifiée. Dans son article dans le premier numéro d'Anschlag Rudi Dutschke affirmait que: « Il n'y a pas encore de socialisme sur la terre. le socialisme demeure une réelle catégorie de ce qui n'est pas encore (Noch Nicht-Sein) que les forces révolutionnaires doivent nécessairement réaliser socialement à l'échelle mondiale ». Il essayait ici de reprendre le fil avec la tradition révolutionnaire qui avait échoué tantôt à l'Ouest, où la politique de la social-démocratie avait ouvert le chemin au nazi-socialisme, tantôt à l'est, où la révolution d'octobre avait dégénéré dans le stalinisme. Dutschke ajoutait en l'occurrence que pour l'Union Soviétique la question était non seulement de critiquer le stalinisme à paroles, mais de changer radicalement les pratiques politiques qui s'étaient établies et consolidées sous la direction de son ancien secrétaire général. En occident se posait en revanche la question de renouer théorie critique et pratique politique. Dutschke constatait qu'il y a de nombreux intellectuels brillants qui exercent leur critique sans assumer les conséquences pratiques qui en découlent. « Nous nous demandons comment est-il possible que ces penseurs extraordinaires [Adorno, Horkheimer, Habermas, Bloch etc] puissent continuer à maintenir cette séparation incompréhensible entre être et penser, entre théorie et praxis dans la condition actuelle de la République Fédérale Allemande? ». La quête théorique s'adresse alors aux auteurs dissidents comme Trotsky, Bucharin, Luxembourg, et refuse toute dogmatisation du marxisme. On doit le pratiquer en revanche « comme une science créatrice, qui doit se confronter avec toute nouvelle réalité sur la base de la méthode critique de la dialectique et qui doit à partir de celle-ci pour obtenir les catégories pour une nouvelle compréhension de l'actualité

<sup>18</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 74.

<sup>19</sup> Après avoir lu Sweezy Dutschke affirmait de façon emblématique dans son journal intime en novembre, 1964 d'avoir défendu inconsciemment dans son premier article d'Anschlag un point de vue chinois. Rudi Dutschke (hrsg. Gretchen Dutschke) Jeder hat sein Leben ganz zu leben, Köln, 2003 p. 21.

<sup>20</sup> Bergmann, Dutschke, Lefèvre, Rabehl 1968 p.

<sup>21</sup> Ulricke.Marie MEINHOF, *Die Würde des Menschen ist antastbar*, 1980 p. 65.

concrète »<sup>22</sup>.

Or, tout en laissant l'approfondissement de cette thématique, liée à la mémoire des luttes dans la conjoncture, à la séance prochaine, je voudrais simplement souligner que cette critique à l'intelligence de gauche et son attitude inerte demeure valide et s'actualise à chaque crise capitaliste. Dans toute crise on invite les intellectuels de gauche dans des talk-shows où ils déploient leurs beaux discours sans prise réelle avec les masses paupérisées ou souffrantes. Cette question investit le passage du socialisme utopique au socialisme scientifique posée par Marx lui-même. Ce type de problématique ouvre un front de lutte interne à la gauche et, en ce qui concerne cette séquence, un front entre intellectuels et étudiants. Et à ce propos on peut rappeler encore une fois que la critique d'une partie du SDS (Francfort) porte sur les anti-autoritaires berlinois en s'appuyant sur des citations de Marx de 1853<sup>23</sup>.

Le problème des étudiants est donc de trouver un espace pour rendre publiques leur critique sociale. Comme le soulignait Ulricke Meinhof à l'époque de son succès médiatique comme rédactrice de Konkret, « je ne retiens guère les rues comme un lieu particulièrement approprié pour manifester son opinion. Mais s'il ne nous reste pas autre chose, c'est à dire si on n'a pas l'occasion de parler à la télévision et expliquer au mois deux-trois fois par semaine exactement ce qu'on a à dire, si l'on ne possède pas les millions de Springer; si, lorsqu'on veut organiser une manifestation publique on tombe toujours sur des interdictions, alors je suis absolument convaincue qu'il est sans aucun doute démocratique le fait qu'il y ait des gens qui, malgré toutes ses interdictions, occupent et utilisent le seul espace public qui leur reste encore à disposition, à savoir la rue, pour rendre publiques leurs idées »<sup>24</sup>. Ce sont les protestations dans la rue, qui marquent cette nouvelle subjectivité dissidente et qui deviennent le lieu d'expérimentation de nouvelles formes de lutte et politisation. C'est dans la bataille dans la rue que les militants subversifs territorialisent leur élan révolutionnaire et construisent l'espace de leur existence politique. Comme le rappelle Oskar Negt « Là où la conscience historique se forme dans la bataille pratique, se dissout le système des catégories transmises sous forme réifiée » « il devient donc clair que les périodes révolutionnaires et après-révolutionnaires développent leurs concepts propres de politique et protestation »<sup>25</sup>. C'est dans les rues de Berlin-Ouest que prendra forme une nouvelle forme de subjectivation politique subversive et solidaire entre les militants métropolitains et les révolutionnaires du tiers-monde<sup>26</sup>.

## 2 La manifestation contre Tchombé: la fonction du tiers monde

On a déjà mentionné dans la première séance l'importance au sein de la dynamique contestataire du

<sup>22</sup> Frank Bönkelmann, Herbert Nagel (éd) *Subversive Aktion*, Frankfurt a. M. Verlag Neue Kritik 1976 p. 195.

<sup>23</sup> Tout le débat, on le comprend, portera sur la question de la primauté de la théorie sur l'action ou au contraire sur la recherche de leur unité aux prises avec les fondements marxistes. Mais ce débat en appelle un second qui me semble déterminant : celui de la détermination de la conjoncture elle-même qui force à la nécessaire rectification théorique et qui n'est autre que l'effectivité critique du marxisme, une théorie de la révolution. C'est précisément cette interpellation rectificante de la conjoncture qui, pour le mouvement antiautoritaire, faisant défaut au groupe SDS/Francfort ; « Ils commirent la veille erreur que Marx critiquait déjà chez Proudhon : ils ne suivirent pas l'évolution historique des rapports de production mais reprirent les catégories et les dogmes économiques tout faits que les théoriciens socialistes des différentes périodes historiques de l'évolution capitaliste avaient élaborés et laissés derrière eux. Les idées des différents théoriciens ne furent pas conçues comme des articulations stratégiques d'une situation historique donnée mais transformées en éléments autonomes d'une « logique révolutionnaire ». On citait les théoriciens socialistes non pour définir avec précision la valeur historique de leurs déclarations et de leurs idées mais comme produits de remplacement pour son propre travail empirique »<sup>34</sup>. Point de critique qui appellera en dernière séance l'étude de la mémoire des luttes ouvrières dans le mouvement des étudiants allemands ; mémoire déviante faisant sortir de leurs gonds les concepts marxistes autant que la pratique subversive. Rectifier, en quelque sorte et si je puis dire, la rectification opérée par Marx après la Commune de 1871. [GRM 3ème année – 19/12/2009 Stéphane Pihet, De l'université Libre à l'Université Critique. Esquisse d'une théorie de la communauté à partir du mouvement étudiant allemand des années soixante p. 11.](#)

<sup>24</sup> <http://www.vidivodo.com/211473/ulrike-meinhof-raf>

<sup>25</sup> Oskar Negt 1971, p. 79.

<sup>26</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 79.

« micro-événement » de la manifestation berlinoise contre Tchombé. Cette manifestation contient les marques qui définissent le mouvement anti-autoritaire, et on peut la considérer tout à fait comme son acte fondateur. Rabehl la définit rétrospectivement comme la « fin d'une période de préparation ». Dans cette manifestation ce sont les slogans du deuxième numéro d'Anschlag (sorti quelques semaines auparavant) qui trouvent leur réalisation. À la question « Pourquoi des *Anschläge*? » on répondait négativement: ce n'était point pour « renforcer le sentiment jouissif de savoir ». Ce qui établit une claire ligne de démarcation. A la différence de la critique radicale académique, « qui demeure (*verharrt*) dans la passivité et se distingue de la véritable critique comme identité de théorie et pratique, notre analyse doit être un tremplin (*Sprungbrett*) pour attaquer la réalité ». Tout en concordant Rabehl, Dutschke voit l'aspect décisif de cette manifestation dans la décision collective de rendre la manifestation illégale et donc de surmonter les règles du *jeu* de la démocratie occidentale sur le plan pratique. C'est sur cette décision que les manifestants découvrent une appartenance commune sur le plan sensible contre l'ordre établi, qui sera le moteur de la dynamique anti-autoritaire. C'est-à-dire qu'avec les barrages de la police les acteurs de la gauche berlinoise surmontent également leur méfiance réciproque. En outre la manifestation contre Tchombé constitue le début d'un véritable processus d'apprentissage collectif de nouveaux modèles de lutte. Selon Rabehl, ce jour là la nouvelle gauche a appris que ce n'était plus suffisant d'organiser de petites manifestations dans le cadre légal et qu'on devait rompre avec les règles du jeu démocratique et contraindre les autorités, les partis politiques et les syndicats à prendre position sur les contenus des manifestations. De cette façon on évitait de devenir l'alibi d'une démocratie dans laquelle on ne peut plus discuter librement dont il fallait *déjouer le jeu*<sup>27</sup>.

En convoquant Deleuze et Guattari on pourrait dire que Berlin Ouest devient la surface d'émergence du Natal. Selon les auteurs de *Mille Plateaux* le natal est en fait la composition de l'inné et de l'acquis. D'où vient l'affect qui le caractérise « d'être toujours perdu, retrouvé, ou de tendre vers une patrie inconnue ». Dans le cas de Dutschke et Rabehl l'émergence du natal est l'espace de réalisation du véritable socialisme dont ils avaient expérimenté l'impossibilité dans les deux Républiques allemandes. Cette émergence se laisse caractériser comme un devenir allemand tout court, c'est-à-dire ni de l'ouest, ni de l'est, ni seulement chrétien, ni seulement communiste, mais comme un entre deux, comme projection vers une patrie inconnue, perdue, une Allemagne réunifiée véritablement socialiste. Dans la perspective des militants étudiants les rues de Berlin Ouest, c'est-à-dire la « vitrine du monde libre », deviennent le laboratoire d'une nouvelle société, émancipée de la guerre froide et ses logiques répressives, le terrain sur lequel bâtir le véritable socialisme. Cette projection « consiste en un décodage de l'innéité et une territorialisation de l'apprentissage, l'un sur l'autre, l'un avec l'autre »<sup>28</sup>. On pourrait saisir l'innéité comme une certaine idéologie petite bourgeoise incarnée par l'université<sup>29</sup>, et l'apprentissage comme l'expérimentation de nouvelles pratiques de lutte. Qu'il « n'y a pas de socialisme sur la terre » signifie alors pratiquement un entre-deux, l'occupation d'un espace qui n'existe pas qu'on projette sur Berlin Ouest, ville coupée du monde, que les « anti-autoritaires » théorisent comme possible république des conseils, comme une ville libre, la clef de voûte d'un nouvel ordre social<sup>30</sup>.

Mais la projection de Berlin comme république des conseils veut dire également une autre chose, et bien que le véritable socialisme, à la manière du Prince interprété par Althusser, se donne

<sup>27</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 64-65, Bergmann/Dutschke/Lefèvre/Rabehl 1968 p.

<sup>28</sup> Gilles Deleuze, Felix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris 1980, p. 410.

<sup>29</sup> Rudi Dutschke 1968 p.

<sup>30</sup> Selon Oskar Negt, l'idée d'auto-gouvernement par des conseils fait surface régulièrement lors de crises du système de domination parce qu'il n'arrive plus à satisfaire les intérêts de la majorité ». Dans cette résurgence spécifique, elle affère aux sentiments anti-burocratiques et anti-autoritaires que partagent aussi des minorités du mouvement ouvrier. « là où s'établissent des conseils à l'heure actuelle, ils prennent toujours la forme d'un auto-gestion socialiste » cela signifie en finir avec la politique comme une sphère séparée de la division du travail dans la société. Qui affirme qu'une telle auto-gestion est irréalisable, doit abandonner l'espoir de vivre dans une société véritablement socialiste et assumer que pour lui les rapports de dépendance produits par le système de domination actuels sont devenus naturels ». (Oskar Negt 1971 p. 136-137).

dans le vide d'une décision à prendre<sup>31</sup>. Et comme l'on sait bien la question devient alors comment réunir toutes forces disponibles pour lui donner le jour. C'est à partir de là que trouve sa place la question et la fonction du tiers-monde. Les mouvements de libération dans le tiers-monde deviennent pour les étudiants anti-autoritaires le point d'appui d'une territorialisation de la ville. Cette territorialisation passe par un décodage subversif de l'Université libre qu'ils transforment progressivement en Université critique, et une occupation nomade de la ville à travers des manifestations contre la guerre au Vietnam et contre les interdictions à manifester qui suivront les mobilisations<sup>32</sup>. La fonction tiers-monde donne aux militants subversifs une base d'existence, le sens d'appartenir à un mouvement international. Rabehl explique qu'ils trouvent à ce moment précis une médiation (*Vermittlung*) entre leurs actions dans les métropoles et les guerres de libération, qu'ils la construisent en interprétant le concept de totalité hégélien, et cela avec la médiation de Trotsky et Lénine; comme histoire universelle (*Weltgeschichte*). À l'agression impérialiste au Congo, au Vietnam, à Santo Domingo doit correspondre dans les métropoles du capitalisme avancé, et correspond à Berlin Ouest, une action de protestation de la jeunesse<sup>33</sup>. Selon Negt, la protestation solidaire avec les révoltes sociales dans le tiers-monde est le seul moyen de dévoiler les rapports de domination réifiés dans les sociétés occidentales. Loin d'être une simple « solidarité des sentiments » comme le soutenait Marcuse, à travers cette dynamique on forge une morale politique dans laquelle on réunit l'élément de la protestation, l'affect anti-fonctionnel en tant que contenu inconditionné des revendications politiques, et la sensibilité de l'oppression » matérielle qui n'était plus visible dans les métropoles. C'est sur cette base affective (l'intolérable) que se fonde le grand refus. Les étudiants anti-autoritaires ne peuvent pas « accepter les plaintes contre l'ethnocide perpétré par le troisième Reich sans les transformer en action contre tout ethnocide actuel ». Il s'agit pour eux d'« extérioriser ce refus », de politiser cet affect; de l'université à la société, par l'occupation nomade et subversive de la ville.

Mais nous disions que le tiers-monde donne également aux étudiants de nouveaux modèles pratiques et de nouvelles orientations théoriques (Rabehl). D'une certaine façon ils remplacent les intellectuels de gauche qui les taxent de « fascistes de gauche », par les militants et intellectuels du tiers-monde. Ils trouvent chez Fanon, Che Guevara, Mao et Débray un autre modèle de conduite (ou « contre-conduite »), l'union de théorie et pratique qu'ils veulent traduire et incarner dans les métropoles. Les étudiants forgent un autre concept de militant, théorisent l'homme nouveau<sup>34</sup>, ils s'engagent dans la lutte en s'appropriant les élaborations théoriques de ces nouveaux guides et ils commencent à se fantasmer comme « guérilleros urbains ».

Dans cette perspective on pourrait dire qu'ils essaient de répondre à l'appel que Fanon lance à la fin du premier chapitre de « Les Damnés de la terre »: Pour faire triompher l'homme partout, le réhabiliter, le tiers-monde « n'entend pas organiser une immense croisade contre l'Europe » mais pour cela « il faudrait d'abord que les masses européennes décident de se réveiller, secouent leur cerveaux et cessent de jouer au jeu irresponsable de la Belle au bois dormant »<sup>35</sup>. Dans ce cadre les militants anti-autoritaires peuvent renouer leur expérience et affectivité avec celle du colonisé. Mais ce texte dont la première partie était traduite en allemand dans le deuxième numéro de Kursbuch, devient évidemment aussi une source d'inspiration et une nouvelle partition sur laquelle théoriser leur lutte. L'affect anti-fonctionnel dont parle Negt peut facilement se joindre à l'attitude du colonisé, décrite par Fanon: « Dans le monde colonial, l'affectivité du colonisé est maintenue à fleur de peau comme une plaie vive » ou encore la figure de l'intellectuel colonisé qui s'approche sinistrement à celle de l'universitaire européen de gauche. Fanon dit qu'il se comporte comme « un

<sup>31</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 70. Sur l'interprétation du Prince de la part Althusser: GRM 1e année 20.02.2008 Stéphane Légrand [Présences de Machiavel dans le marxisme](#) GRM 2e année 21.02.2009 Marco Rampazzo Bazzan [GRM Démocratie ou dictature \(1e partie\)](#), p. 1.

<sup>32</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 64-65.

<sup>33</sup> Rabehl 1958 p. 159.

<sup>34</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 79 et p. 94-95.

<sup>35</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris La Découverte 2002 (1961), p. 103.

vulgaire opportuniste » il privilégie le détail et en arrive à oublier la défaite du colonialisme; l'objet même de la lutte »<sup>36</sup>. En même temps cette solidarité produit aussi un phénomène de colonisation intérieure, notamment dans le rapport avec la presse et l'opinion publique. La manifestation contre Tchombé crée certes l'effet résonance que les subversifs cherchaient, l'Anschlag comme « amplitude efficace »: l'action fait la une des journaux, et fait gagner à la dynamique subversive un plan de consistance. Mais cela implique également l'ouverture d'un front de lutte contre l'opinion publique formée par le Groupe-Springer. Selon Fanon: « dans la guerre d'Algérie par exemple les reporters français les plus libéraux n'ont pas cessé d'utiliser des épithètes ambiguës pour caractériser notre lutte. Quand on leur en fait le reproche, ils répondent en toute bonne foi qu'ils sont objectifs. Pour le colonisé, l'objectivité est toujours dirigée contre lui ». Selon Rabehl après la manifestation contre Tchombé -rappelons en passant que ce dernier avait fait assassiner Lumumba- la presse bourgeoise taxe les manifestants de terroristes, déploie tout l'appareil idéologique réservé aux minorités et les accuse de rompre l'harmonie de la vie commune, le *Frieden* de Berlin Ouest<sup>37</sup>. Dans les compte-rendus de la presse les étudiants sont des provocateurs, des « nazis », des « agents communistes » bref: le diable, l'ennemi intérieur<sup>38</sup>.

Les rues de Berlin deviennent ainsi le théâtre d'expérimentation des nouvelles formes de protestation qui mettent en pratique les enseignements de Che Guevara. Pour *déjouer* le contrôle policier par exemple les étudiants découvrent la mobilité et le passage entre l'espace public, en tant qu'espace autorisé pour une manifestation, le territoire assujéti au contrôle policier, et l'espace privé, celui externe à la manifestation, où ils redeviennent des citoyens « normaux ». Par ce déplacement ils *déjouent* la séparation fictive entre sphère privée et sphère publique. La manifestation-promenade, a en ce sens une véritable valeur emblématique. La manifestation illégale a lieu sur la Ku'damm quelques jours avant Noël lorsque les familles berlinoises sont en train de faire leur shopping. Les manifestants organisés en petits groupes distribuent des flyers et sortent de la rue principale pour y revenir après. On *déjoue* aussi le système d'interpellation policière à tel point que sur les 24 arrestations seulement deux concernent des étudiants. Cela me semble une intéressante mise en pratique, ou traduction, des enseignements tactiques que Che Guevara donne dans sa « Guerre de Guérilla » où il souligne l'importance de la mobilité et des stratégies pour détourner l'ennemi et le surprendre. Pour survivre la bande doit s'adapter et tourner à sa faveur toute circonstance. L'élasticité et l'agilité dans les déplacements deviennent des facteurs de première importance pour son existence. C'est sur cette modalité innovante que les étudiants forgent le concept de « *Aufklärung durch Aktion* », l'action doit créer les conditions d'une prise de conscience. Ce slogan détermine la ligne de développement du mouvement, sa ritournelle expansive. L'action dans la rue a son corrélat dans l'organisation d'université oppositionnelle qui doit incarner l'idéal de l'Université critique<sup>39</sup>. L'espace public doit devenir le lieu de dénonciation de la société unidimensionnelle et de sur-répression, tandis que, en connexion avec telles actions, l'université doit être le lieu d'élaboration théorique, de construction d'une alternative, de l'établissement de stratégies, tactiques et techniques de subversion. Ces deux pôles de l'action du mouvement anti-autoritaire feront l'objet de la répression étatique. La police entrera avec l'appui du recteur dans l'enceinte de l'Université et occupera la rue en interdisant toute manifestation.

L'attitude de la presse nous indique que ce type de manifestation constitue un effet de seuil aussi pour les conservateurs: ils la perçoivent comme une alerte qui ne tardera pas à se transformer en alarme. Cela affère au changement qualitatif du rapport entre politique et moral dont parle Negt. Si à l'époque de la révolution bourgeoise, chez Kant et Robespierre dans la politique était contenu un élément inconditionné et une négation catégorique de toute contradiction entre moral et politique, dans les sociétés post-révolutionnaires, cette radicalité était remplacée par le compromis

---

<sup>36</sup> Fanon p. 51.

<sup>37</sup> Bergmann, Dutschke, Lefèvre, Rabehl 1968 p. 161.

<sup>38</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 51.

<sup>39</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 59-60

et l'échange. L'intransigeance morale a été confinée dans la sphère privée, ce qui produit la dépolitisation de l'espace public dont on parlait tout à l'heure. Le système de domination avec sa ritualisation de règles et procédures, finalisée à conserver sa base de légitimation, ne forme « qu'une seule forme de sensibilité, notamment celle réceptive aux fonction de perturbation du fonctionnement de la société, les manifestation et protestations radicales ». Les manifestations qui ne sont pas perçues comme une véritable perturbation sont donc autorisées et permettent de renforcer le système au fur et à mesure que ce dernier montre sa tolérance démocratique face à ses opposants. En revanche toute manifestation qui *déjoue* ces règles « démocratiques » et les met en question doit être réprimée sans faute. L'opération de la presse conservatrice face à la mobilisation consiste à taxer les étudiants de « fascistes de gauche », de « blanquistes » donc de les présenter comme une minorité qui s'auto-isole et qui poursuivrait de façon terroriste « ses objectives élitaires et manipulateurs »<sup>40</sup>. L'État impose sa logique molaire. La finalité est de mobiliser tout le « centre », la soi-disant majorité silencieuse démocratique avec l'argumentaire conceptuel qui a marqué tristement l'histoire allemande du XX siècle, notamment discipline, ordre et paix. C'est sur les lignes de ce schéma que la presse Springer caricature le mouvement et ses meneurs. Sa stratégie est de neutraliser leurs têtes et faire rentrer ainsi les subversifs dans l'ordre. Cette opération est menée par les autorités universitaires<sup>41</sup>.

### Le 2 juin le problème de l'organisation: la question de la violence

Après les mobilisations contre la guerre au Vietnam ce sont deux événements en 1967 qui marquent un passage qualitatif et dramatique du niveau d'affrontement. Le premier est l'attentat au pudding que préparent les militants de la Commune 1 contre le vice-président américain Humphrey. Cet épisode est un indice de l'irrationalité des forces policières et des « stratégies de la tension » qu'elles mettent à l'œuvre. Sur les pages de *Konkret* Meinhof souligne que « ce ne sont pas la terre et le déploiement des forces spéciales au Vietnam qui sont criminalisées, mais les protestations contre eux ». Elle pointe du doigt le renversement du bon sens opéré par la presse. « on peut considérer non-poli de cibler un politicien avec du pudding et du fromage blanc; en revanche il est tout à fait normal d'accueillir des politiciens qui ont la responsabilité de la destruction de villages et de bombardements sur des villes ». « On peut considérer non poli de discuter contre l'oppression du peuple vietnamien dans les rues et dans les gares, en revanche on considère tout à fait normal de coloniser un peuple entier sous l'emblème de l'anti-communisme ». L'interpellation des communards est grotesque. On les présente à la presse comme de véritables terroristes. Cependant Meinhof critique également leur attitude. Avec leur comportement auto-référentiel et dépolitisé, ils ont perdu une énorme occasion de montrer les contradictions du système et sensibiliser l'opinion politique sur les contradictions de la société. Finalement ce ne sont que les étudiants qui brisent le sabotage de ce type d'information dans la presse et qui pointent du doigt le gouvernement qui est complice actif des crimes au Vietnam.

L'assassinat de Benno Ohnesorg, le 2 juin, constitue un autre effet de seuil (site de transcodage) dont Oskar Negt saisit après coup toute la signification politique. Benno Ohnesorg est « la victime d'une action symbolique qui devait prouver la détermination et l'inflexibilité de l'appareil policier ». Cependant il ne s'agit pas d'un assassinat politique comme ceux de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, Benno Ohnesorg est plutôt « la victime casuelle d'une action policière planifiée ». Cette tragédie est l'indice de la criminalisation de l'opposition et de la transformation autoritaire de la société. Urlicke Meinhof écrit sur les pages de *Konkret* que « lorsque le Chah est arrivé en RFA on connaissait vaguement la situation en Iran et chez nous, on pensait que le chah était une personne heureuse avec une femme heureuse qui venait d'un pays

<sup>40</sup> Oskar Negt 1971, p.75-76.

<sup>41</sup> « La suppression tendancieuse de l'opposition étudiante au moyen de punitions exemplaires et du renvoi des « meneurs » doit être considérée comme une attaque contre les données les plus importantes de la conscience démocratique et il faut y répondre par des formes d'action adéquates » (Rudi Dutschke. 1968 p. 54).

heureux. Ce sont les étudiants avec leurs pancartes, qui nous ont expliqué qui était en vérité: un oppresseur, et que dans son pays meurt un enfant sur deux et qu'il encaisse de millions d'euros de la part des pays occidentaux. » Mais le meurtre d'un jeune étudiant par le biais du pistolet de l'agent Kurras renferme le front contre les étudiants et crée chez eux la conscience d'être criminalisés. La réaction des autorités est de bloquer toute manifestation, d'occuper militairement les rues. L'espace public est monopolisé par les débats sur les lois spéciales et la grande coalition. Dans le congrès qui suit l'enterrement de Ohnesorg à Hannover Habermas se joint à la thèse de la presse Springer et il taxe les étudiants anti-autoritaires de « fascistes de gauche ». Selon Oskar Negt « l'accusation de fascisme de gauche est l'expression d'une station de décomposition de la conscience libérale bourgeoise qui est touchée par la faiblesse des institutions et règles démocratiques en Allemagne » et saisit « dans l'alternative socialiste seulement la fin de toute liberté ». En ce qui concerne l'affirmation d'Habermas, il l'interprète en revanche comme une mise en garde aux étudiants face à la formalisation de la violence provocatrice que le système pouvait facilement utiliser pour justifier la répression complète du mouvement.

L'attentat de Benno Ohnesorg constitue sans aucun doute un tournant et pose au mouvement la question de la violence et de l'organisation de la résistance. Dans la Révolte des étudiants Rudi Dutschke constate que « le 2 juin 1967 est entré dans l'histoire des universités et de la société allemandes d'après-guerre, une bonne partie des étudiants s'étaient dressés contre la structure de la base, autoritaire, de la société allemande. Par leurs manifestations, ils l'avaient obligée à montrer son vrai visage, celui de l'autorité irrationnelle »<sup>42</sup>. Le 2 juin fonctionne comme saturation d'espace d'existence, l'appareil d'état strie et occupe militairement la rue et dégage les étudiants. Selon Dutschke « le 2 juin, des troupes entraînées à la guerre civile nous ont réduits au rang d'objets ». Cela a produit une certaine résignation chez les étudiants, ils ne croient plus possible de faire de l'Université, « une base de combat subversif » dans la société. « Renoncer à l'initiative revient en effet à prendre une attitude passive et résignée, laquelle risque de s'installer pour des semaines et des mois ». Que faire donc? L'enseignement de Fanon, Che Guevara et des guérilleros est de maintenir l'initiative, mais cela ne peut pas passer par la force. C'est la machine étatique qui impose désormais le niveau d'affrontement, celui de la guerre civile, une confrontation qu'une machine de guerre nomade ne peut pas soutenir. Dutschke déclare de façon emblématique: « La période du jeu provocateur est terminée »<sup>43</sup>. L'indice est donné par la manière dont laquelle la machine étatique s'est déployée contre les communards qui voulaient lancer en forme de provocation des bombes au pudding sur Humphrey. Mais Dutschke écarte dans ce contexte l'usage de la violence physique parce qu'elle produirait un effet négatif. Cependant, à cette occasion, c'est encore la réflexion de Guevara qui guide sa pensée lorsqu'il établit la différence entre sabotage et terrorisme dans la pratique de guérilla. Dans l'interview *Zu Protokoll*<sup>44</sup> à Gaus Dutschke explique davantage sa position. L'utilisation des armes dans les métropoles aurait un effet contre-révolutionnaire<sup>45</sup>. S'il était en Amérique latine il lutterait avec les armes à la main, mais en Europe les conditions sont différentes. La lutte anti-autoritaire est au contraire finalisée à éviter le passage à une phase de guérilla militaire. Que faire donc? La réponse est finalement guevariste. Il faut « en tirer la leçon: désormais, il faudrait que, dans le camp anti-autoritaire, les éléments les plus aptes soient chargés de diriger et d'organiser les manifestations, à tous les niveaux. Le soin de diriger les luttes, sous leurs diverses formes, reviendrait donc à des comités d'action, fruits de l'expérience collective et de l'amitié personnelle, dont les membres ne seraient ni des professionnels rémunérés, ni de chefs à qui obéir sans broncher. Ainsi le développement de l'esprit d'initiative et la participation de tous deviendraient-ils possibles. Une direction manipulatrice, c'est l'exploitation de manifestants réifiés, la frustration et la résignation, tandis qu'avec une direction émancipatrice l'activité pratique latente,

<sup>42</sup> La révolte des étudiants p. 174.

<sup>43</sup> Rudi Dutschke 1968 p. 80.

<sup>44</sup> [Rudi Dutschke Interview mit Gaus 03.12.1967 Eine Welt gestalten, die es noch nie gab](#)

<sup>45</sup> Même position qu'il défend par écrit publiquement Rudi Dutschke 1968 p. 99 et私私ement Rudi Dutschke 2003 p. 44.

la clarification en profondeur permet à une conscience réelle de s'affirmer ». L'engagement doit être total. Le révolutionnaire métropolitain doit se consacrer complètement à la lutte, à la longue marche.

Rudi Dutschke poursuit cette analyse dans la légendaire intervention « se refuser implique une mentalité guérillera » co-rédigée avec Krahl à l'occasion du congrès du SDS. Les SDS se trouve pour la première fois après sa sortie du SPD face à la question de son organisation. Cette question doit faire face au nouveau contexte national marqué par la grande coalition et l'assassinat de Benno Ohnesorg. Dutschke et Krahl constatent que les possibilités d'action du mouvement sont réduites au minimum. Ils doivent moyenner deux positions. Celle du SDS berlinois qui suite à l'assassinat de Benno Ohnesorg propose les comités d'actions qu'on vient de décrire à travers les paroles de Dutschke, et celle d'une partie du SDS, qui propose une alliance, un front avec les autres groupes de la gauche pour faire face à la grande coalition CDU-SPD. Dutschke et Krahl répondent par cette intervention à la question: Quelle stratégie donc pour le SDS?:

« Les groupes de conscience révolutionnaires (*revolutionäre Bewußtseinsgruppen*) qui en raison de leur position spécifique dans les institutions peuvent produire sur le plan sensible de contre-signaux éclaircissant, doivent utiliser une méthode de lutte politique qui en principe se distingue des formes traditionnelles de la confrontation politique. L'agitation dans l'action; l'expérience des combattants solitaires dans la confrontation avec le pouvoir exécutif étatique forment les facteurs de mobilisation pour l'extension de l'opposition radicale; et rendent possible au niveau tendanciel un processus de prise de conscience pour des minorités en action au sein des masses passives qui ne peuvent s'apercevoir de la violence abstraite qu'à travers l'action irrégulière. Il faut que la « propagande des coups » dans le tiers-monde se complète dans les métropoles par la « propagande de l'acte » qui rend possible une urbanisation de l'activité de la guérilla rurale. Le guérillero de la ville est l'organisateur d'irrégularité comme destruction du système des institutions répressives ». En ce qui concerne la zone de sécurité nécessaire au développement de la guérilla, les deux théoriciens indiquent qu'elle doit être l'Université en tant que « base sociale, dans laquelle et à partir de laquelle le guérillero doit organiser sa bataille pour le pouvoir dans l'état ». et pourquoi proposer cela au SDS? Ils répondent « Nous savons que plusieurs camarades ne sont plus prêts à accepter un socialisme abstrait qui n'a rien à voir avec la propre activité vitale comme attitude politique. Dans le SDS il existe les pré-supposés personnels pour une nouvelle forme de coopération dans les groupes. Le refus dans les milieux des institutions nécessite une mentalité guérillera, si on ne veut pas tomber dans l'intégration ou dans le cynisme »<sup>46</sup>. Un refus organisé selon les modalités de guérillas est donc la seule issue possible à l'alternative imposée par l'état: intégration ou résignation. C'est la longue marche dans les institutions qui doit se faire par un patient travail de mobilisation des bases à l'intérieur des syndicats, des partis, de toute institution, il faut devenir des agitateurs politiques dans chaque discipline et domaine<sup>47</sup>.

Lorsqu'on pose la question du sujet révolutionnaire et on s'interroge sur le rôle de la classe ouvrière et son absence dans le mouvement allemand des années '60, on ne doit pas oublier l'effet de la révolution cubaine et de son mythe. Un petite cellule qui petit à petit grandit et forme une armée révolutionnaire et contraint à la défaite la dictature. Ce mythe joue en rôle important dans ce type de discours et dans la théorisation d'une phase pré-révolutionnaire. En tout cas la révolution est un choix qui implique un dévouement total, doit être « révolution dans la révolution ». Selon Negt « la résistance permanente contre la fonctionnalisation du savoir au service des intérêts dominants constitue [l'essence de] cette université [critique] comme la constitue le devoir d'articuler les intérêts émancipateurs des êtres humaines dans un quatrième pouvoir autonome et celui de s'attaquer activement au processus de formation de la volonté de la société »<sup>48</sup>. La lutte doit s'attaquer à chaque domaine de la vie.

<sup>46</sup> [Krahl Dutschke Das Sich Verweigern erfordert Guerilla-Mentalität](#)

<sup>47</sup> E on ne peut pas oublier qu'Althusser se définissait « un agitateur politique en philosophie »...

<sup>48</sup> Oskar Negt 1971 p. 49.

### L'attentat à Dutschke: Exproprier Springer!

Le jeudi de Pâques 1968 Rudi Dutschke est victime d'un attentat. La réaction des étudiants est violente et s'adresse contre Springer. Ils bloquent les fourgonnettes chargés de distribuer la Bild-Zeitung et brûlent les journaux. La réaction est lucide, s'attaque à ceux qu'ils considèrent le véritable responsable de l'attentat. Dans son article Rechtsordnung, Öffentlichkeit und Gewaltanwendung, Negt souligne que ce blocage n'est pas une action symbolique mais « l'expression spontanée et manifeste de résistance pratique contre une entreprise éditoriale avec laquelle aucun mouvement véritablement démocratique ne peut coexister longtemps ». La réaction à l'attentat ne s'adresse pas contre la police de façon hystérique, mais « consciemment contre une entreprise qui est perçue au moment de l'attentat comme un outil de violence de l'ordre établi ». À différence de l'assassinat de Benno Ohnesorg, lorsqu'elles avaient pris en compte les circonstances objectives et donc elles avaient jugés non-responsable l'agent Kurras, maintenant les autorités changent d'unité de mesure et criminalisent Bachmann, en ne s'interrogeant plus sur leur responsabilité. Selon Negt, les étudiants ont raison, les véritables responsables sont les journalistes de Springer et leurs méthodes que Günter Grass avait taxé de fascistes. C'est à partir de là qui continue la campagne pour l'expropriation de Springer. À la question « pourquoi exproprier Springer? Ulricke Meinhof répond « parce que toute tentative de la ré-démocratisation de ce pays, de la reconstitution d'une volonté populaire et la formation des citoyens capables de juger la réalité échoue et ne pourra qu'échouer si Springer conserve la force qu'il a maintenant. Cela non parce qu'il abuse de cette force, mais parce qu'il la possède ».

La question de l'organisation, de la contre-violence et de la résistance armée se pose alors d'une façon radicale. Sur les colonnes de Konkret Ulricke Meinhof voyait tout cela comme un nouveau changement, le passage de la protestation à la résistance:

*Des Spass hat aufgehört « Protest ist, wenn ich sage, dass und das passt mir nicht.  
Widerstand ist, wenn ich dafür Sorge, dass das, was mir nicht passt, nicht länger  
geschieht ».*

« C'est fini le divertissement. Protestation c'est lorsqu'on dit que ceci et cela ne nous convient pas, Résistance c'est quand je fais tout le possible afin que ce qui ne me convient pas, ne dure plus longtemps ».<sup>49</sup> La question de la violence et du droit de résistance posée par Marcuse avec l'essai sur la Tolérance répressive subit un transcodage. Certains considèrent que le jour est désormais venu pour la guérilla militaire dans les métropoles. Après le saut dans la fenêtre lors de la libération d'Adreas Baader par le commando conduit par Gudrun Ensslin, qui signe son entrée dans la Rote Armée Fraktion et la clandestinité, Ulricke Meihof résume ainsi, deux ans plus tard, le bilan du mouvement étudiant allemand dans *Le concept de guérilla urbaine*:

« Le mouvement étudiant a quasiment saisi tous les domaines de la répression étatique comme expression de l'exploitation impérialiste: dans la campagne de presse de Springer, dans les manifestations contre l'agression américaine au Vietnam, dans la lutte contre la justice de classe, dans la campagne contre l'armée, contre les lois de l'état d'urgence, dans le mouvement lycéen. Expropriez Springer!, Brisez l'OTAN!, luttiez contre le terrorisme de la société de consommation!, luttiez contre le terrorisme de l'éducation!, luttiez contre le terrorisme des loyers! ont été des slogans politiques justes. Ils visaient l'actualisation des contradictions produites par le capitalisme mûr lui-même dans la conscience de tous les opprimés, entre les nouveaux besoins et les nouvelles possibilités de satisfaction des besoins par le développement des forces productives d'un côté et la pression à la soumission irrationnelle dans la société de classes ».

Et encore:

---

<sup>49</sup> Ulricke Meinhof, 1980 p. 140.

« Ils ont donné comme contenu de leur agitation et propagande cela de quoi ils pouvaient se revendiquer à l'égard des rapports allemands: que contre la stratégie globale de l'impérialisme la perspective de luttes nationales doit être internationaliste, que seulement la liaison des contenus nationaux avec les contenus internationaux peut stabiliser des formes traditionnelles de luttes avec les initiatives révolutionnaires internationalistes. Ils ont fait de leur faiblesse leur force car ils ont reconnu qu'il n'y a qu'ainsi qu'une résignation renouvelée, un découpage provincial, le réformisme, la stratégie de front populaire, l'intégration, pouvaient être évités - les culs-de-sac de la politique socialiste dans les conditions post- et pré-fascistes, comme elles sont en République Fédérale et à Berlin-Ouest »

mais, selon Meinhof:

« Le mouvement étudiant s'écroula lorsque sa forme d'organisation spécifiquement étudiante / petite-bourgeoise, le " camp anti-autoritaire ", se révéla inapte à développer une pratique appropriée quant à ses objectifs, parce qu'il ne pouvait pas y avoir d'élargissement de sa spontanéité aux entreprises ni dans une guérilla urbaine efficace, ni dans une organisation socialiste de masse. Il s'écroula, lorsque l'étincelle du mouvement étudiant - différemment d'en Italie ou d'en France - n'est pas devenu le brasier des prairies de luttes de classe élargie . Il pouvait nommer les buts et contenus de la lutte anti-impérialiste - mais n'était pas lui-même le sujet révolutionnaire, ne pouvait pas se permettre la médiation organisationnelle. A la différence des " organisations prolétaires " de la nouvelle gauche „ la fraction de l'armée rouge ne nie pas sa préhistoire comme histoire du mouvement étudiant, qui a reconstruit le marxisme-léninisme comme arme dans la lutte de classe et a posé le contexte international pour le combat révolutionnaire dans les métropoles»<sup>50</sup>.

Guattari et Negri ont souligné la césure dramatique du terrorisme, étatique et groupusculaire. L'état a imposé un affrontement molaire qui a sapé toute subjectivation dissidente et existentielle Le terrorisme rouge a relancé des conceptions et idéologiques de l'organisation centralisée. Sa folle recherche de points centraux de l'affrontement est entré en redondance avec un léninisme ossifié et réduit à une logique étatique qu'elle prétendait d'imposer à toute ré-composition prolétaire. Ce terrorisme n'a comme issue que la défaite et le désespoir, et il constitue une véritable ligne de mort.

« Cela dit- continuent Guattari et Negri- il faut reconnaître quand même que même à partir des prémisses et réponses complètement fausses, cette vague terroriste a posé un véritable problème: comment lier la résistance contre la réaction à la construction d'un nouveau type de subjectivité? »<sup>51</sup>. C'est aux nouvelles générations de reprendre la longue marche et y trouver des réponses.

---

<sup>50</sup> Rote Armée Fraktion [Le concept de Guérilla urbaine](#)

<sup>51</sup> Felix Guattari, Antonio Negri, Verità nomadi, Milano 1983 p. 72.